

Opus 7

Sur cette terre comme au ciel

(*Cosi in terra*)

De Davide Enia

Traduction de Françoise Brun

Éd. Albin Michel, 2016 – Livre de poche, 2018

David, 9 ans, rêve de devenir boxeur comme son père, qui est mort. La vie dans les rues de Palerme en 1980 lui donne l'occasion d'exercer ses talents pour asseoir son autorité sur ses amis comme pour séduire la belle Nina. L'histoire d'une famille sicilienne, de l'après-guerre aux années 1990. Prix du Premier roman étranger 2016.

Extrait : première page

« ...et me voilà dans toute ma splendeur toujours debout mes mains ensanglantées devant le fruit noir de sa bouche, elle qui prend mes doigts couverts de sang, les porte à ses lèvres et les baise un à un. Elle s'appelle Nina c'est mon amoureuse elle a neuf ans. »

Très beau livre, une langue vibrante, rythmée et des personnages très attachants.

Dominique Houssaye

Deux critiques parues dans le Monde et Libération

Critique de Fabio Gambaro (collaborateur du « Monde des livres »)

Il y a les coups de poing réels qui frappent le corps, et ceux, invisibles, qui abîment l'âme. Les deux font mal, raison pour laquelle il ne faut pas baisser la garde, ni sur le ring ni dans la vie. Le jeune David apprend cette simple vérité dans les rues ensoleillées et ensanglantées de Palerme, en se forgeant la carapace physique et mentale qui lui permettra de gagner ses combats. *Sur cette terre comme au ciel*, excellent premier roman de Davide Enia, choisit l'univers de la boxe pour raconter l'épopée tourmentée d'une famille sicilienne entre la seconde guerre mondiale et

les années 1990. Une famille où l'on transmet l'art de boxer de père en fils, tout en enseignant que, plus encore que de toucher l'adversaire, il est essentiel de savoir se relever quand on va au tapis.

« J'ai beaucoup pratiqué la boxe, un sport qui apprend à réagir et à se remettre debout. Pour cela, il faut surtout s'entraîner dans sa tête. Sans oublier qu'au tapis, on voit le monde sous une autre perspective – et ça peut faire du bien. » Avant tout dramaturge, et acteur dans ses propres pièces, Enia est un bouillonnant Palermitain de 42 ans. Il s'est imposé en 2002 avec *Italie-Brésil 3 à 2*, une pièce sur le football qui a connu un grand succès. En quelques années, avec ses monologues qui reprennent la tradition du *cuntu*, le récit oral de la tradition sicilienne, il a su se hisser sur la nouvelle scène théâtrale italienne.

Son histoire familiale

En 2012, nouveau défi, il signe *Sur cette terre comme au ciel*, vaste fresque romanesque dans laquelle il a intégré certains passages de son histoire familiale.

« Avec le roman, je peux travailler différemment la langue. La parole théâtrale vit et meurt sur scène, tandis que la parole littéraire, grâce à la page écrite, possède une temporalité différente. Cela m'a permis de faire exploser la dramaturgie et la narration, en proposant une mosaïque où les temps semblent se disloquer de façon chaotique. Au lecteur de faire l'effort de reconstituer le puzzle. »

En effet, le récit va et vient en permanence entre passé et présent, mélangeant sans discontinuité les époques. Grâce à un montage complexe mais toujours maîtrisé, l'auteur croise et enchâsse plusieurs histoires, en convoquant de nombreux personnages hauts en couleur, toujours très bien dessinés. Du présent de Davidù – on est alors dans les années 1980, la bande-son, *« des cris, des ambulances et des sirènes de police »*, rappelant que Palerme est prisonnière de la Mafia –, on remonte vers le passé, la seconde guerre mondiale et l'après-guerre.

Le jeune garçon qui, au début du récit, est âgé de 9 ans et rêve de devenir boxeur, harcèle de questions sa mère, son oncle Umberto et son grand-père Rosario. À travers leurs souvenirs, il reconstitue pièce par pièce l'histoire de la famille, les amours, les combats, les tragédies, à commencer par la disparition de son père, dit « le Paladin », mort dans un accident de moto au sommet de sa carrière de boxeur. En même temps, il découvre quelques pages tragiques de l'histoire collective, comme le terrible bombardement de Palerme en 1943 ou le calvaire oublié des soldats italiens prisonniers des Britanniques en Afrique. Pour le romancier, écrire ces pages répond à un devoir de mémoire : *« C'étaient les soldats de Mussolini et donc personne n'a raconté leur drame. De plus, il ne fallait pas dévoiler la part d'ombre des vainqueurs de la guerre. Mais évoquer ces événements permet de montrer la complexité de la réalité, qui n'est jamais manichéenne. »*

La souffrance et l'endurance

Au centre de cet univers d'histoire, de légendes, de combats épiques et de défaites douloureuses, Davidù grandit jour après jour, apprend la souffrance et l'endurance, se lie d'amitié, tombe amoureux de Nina et fait ses preuves sur le ring jusqu'au triomphe qui lui permettra de vaincre une vieille malédiction. L'épopée familiale se mue alors en roman d'apprentissage et en éducation sentimentale, où coexistent poésie de l'enfance et dureté du monde adulte.

Enia use d'une langue survoltée et rythmée, riche de dialogues percutants et d'expressions dérivées du dialecte sicilien. Une langue dotée de rapidité et de force, capable de restituer la beauté incandescente de la Sicile, « *une région où tout est extrême et violent, les lumières, les paysages, les sentiments* ». Pour l'écrivain, « *Palerme est depuis cinquante ans un ring où l'on subit la violence de l'histoire, les situations étant toujours les mêmes et les combats toujours semblables* ». Une dimension inéluctable du destin à laquelle Enia oppose brillamment l'espoir et la force du libre arbitre.

Critique par Eliane Deschamps-Pria Enseignante d'italien retraitée et traductrice —
13 janvier 2017 à 18:16 Libération

Si vous n'avez aucune intimité avec le monde des sportifs, si vous pensez que les plus rugueux sont les boxeurs, venez lire le récit du plus jeune d'entre eux, Davidù, 9 ans, dit le Poète, qui raconte la saga de sa famille sicilienne : Rosario, son grand-père, l'un des 2 survivants des 208 Siciliens partis combattre en Afrique en 1942, son père, le Paladin, son oncle Umberto, grand champion et grand séducteur.

Vous saurez que sous l'avalanche des coups donnés et reçus s'exprime une chorégraphie du corps, une «grammaire, une syntaxe, des petits coups rapides, des syllabes de mouvement» : «À la boxe, celui qui gagne c'est celui qui est le plus rapide parce que son vocabulaire du mouvement est plus riche.» Ce vocabulaire, Davidù l'apprend aussi en récitant, pour rythmer ses entraînements, les déclinaisons latines que sa grand-mère Provvidenza lui a inculquées.

Davide Enia est dramaturge et comédien. Il sait orchestrer la chorégraphie du récit, ses tensions, ses oscillations, ses césures : l'exaltation des combats, le camp des prisonniers écrasé par un raid anglais, Palerme tétanisé par la peur après les attentats de la mafia ; les errances des amours adolescentes, les rêveries au bord de la mer, le silence des amitiés.

Car pour tous ces hommes l'amitié est laconique et défie le temps comme cette «plante grasse qui fleurira dans 22 ans» que Nicola offre à Rosario qui part chercher du travail en Allemagne. Comme cette affection pudique et protectrice faite de rebuffades qui lie Davidù et Gerruso, le souffre-douleur du quartier,

l'innocent perdu dans ce monde de violence, qui n'a pour tout bagage que sa sensibilité et rêve de « renaître sanglier :

- - Parce que t'es qu'une bête, voilà.
- - Les sangliers, ils sont heureux.
- - Et comment tu sais ça ?
- - Facile, ils n'écrivent pas, les sangliers.
- - Ceux qui écrivent, ils sont malheureux ?
- - Sinon ils n'écriraient pas. »